

UN CHANT DU CARMEL

Voici une pièce de vers qui n'était certainement pas destinée à la publicité. L'auteur, une humble Carmélite, ignore même complètement l'indiscrétion que nous commettons avec l'assentiment de son supérieur ecclésiastique. Les lecteurs qui ont été, plus d'une fois peut-être, tentés de croire ce que le siècle dit et répète sur la tristesse du cloître, nous sauront gré de les avoir édifiés par cette preuve de la suave gaieté qui brille parmi les religieuses les plus austères. La fleur de la poésie éclate et s'épanouit comme d'elle-même dans le jardin mystique du céleste Epoux : poésie facile, poésie gracieuse qui n'a pas quelquefois toute la correction que voudrait l'art poétique, mais qui reflète toujours la joyeuse innocence et la douce sérénité d'une âme fidèle aux conseils évangéliques.

Ces vers sont chantés aux heures de la récréation. Le sujet de ceux-ci est une comparaison de la vie du Carmel à un train de plaisir partant pour le ciel.

Le titre complet est dans l'original.

Nouveau chemin de fer perfectionné du temps à l'Eternité. Ligne directe. Train *express* sans station, reçoit des voyageurs de trois classes, aux conditions les plus avantageuses. Pour plus ample information, s'adresser au

CARMEL.

Au siècle de lumière
Il faut bien en avoir,
Alors que sur la terre
L'esprit semble pleuvoir.
Ayons notre machine
Pour la perfection,
Vers la Cité divine
Nous menant en *wagon*.

Venez, venez en gare,
Entrez, n'hésitez pas ;
Au buffet l'on prépare
Un excellent repas !
La banquette est trop dure...
Mais c'est bien à dessein,
Manière la plus sûre
De n'oublier le train.

Je vous conduis à table ;
Mais que désirez-vous ?
Si c'est du confortable,
Amis, rassurez-vous,
L'eau claire est très-tonique
Par-dessus le navet ;
C'est vraiment, je m'en pique,
Un consommé parfait.

O ciel ! quelle disette !
Ici l'on meurt de faim.
Vous vous trompez ! la diète
Est prudente en chemin.
Sans me vanter, j'espère
Qu'après ce réconfort,
Pour voyager sur terre
Vous serez bien plus fort.

Voyez plutôt la mine
De chaque voyageur ;
Ici, la discipline
Entretient la vigueur.
Mettez-vous en mesure,
Car j'entends le sifflet !
En voiture ! en voiture !
Montrez votre billet.

Voici l'embarcadère
Pour la félicité.
Eh ! quoi ? l'humble chaumière
De dame Pauvreté !
Oui, je te vois sourire,
Monde, tu nous crois fous ;
Mais nous te laissons dire ;
Les vrais biens sont à nous.

La voie est simple et douce,
Par les rails conducteurs
On vole sans secousse,
Sans arrêts, sans frayeurs.
La voie est Jésus même
En ce sentier divin ;
Les rails, ces mots : Je l'aime,
Nous fixent en chemin.

Pour la locomotive,
Le *Moi* c'est le charbon ;
Amour, la flamme active
Détruit jusqu'à son nom ;
L'eau, c'est pure innocence
D'un cœur simple et fervent,
Ou sainte repentance
D'un cœur tout pénitent.

Vapeur, c'est la prière
Entrainant tout le train
Au-delà de la terre
Vers l'horizon divin :
Brûlante, elle s'élançe,
Monte et s'évanouit
Dans la ferme espérance
Dont l'amour la nourrit.

Tout près de la machine,
Invisible chauffeur,
Un ange saint ranime
Le feu de la ferveur ;
C'est lui qui nous invite ;
Il nous dit d'accourir
Et de monter bien vite,
Car le train va partir.

Vous montez en troisième,
Attendez des labours :
Alleluia quand même,
Soit frimas, soit chaleurs !
Montez vite, mon frère,
Montez vite, ma sœur,
Et suivez la lumière
Qui luit en votre cœur.

Voulez-vous en seconde
Voyager sûrement ?
Cédez à tout le monde
Toujours aimablement,
Prenez l'obéissance
Pour guide et pour soutien :
Allez en assurance,
Vous arriverez bien.

Voulez-vous en première
Voyager doucement ?
Choisissez sur la terre
Toujours le dernier rang.
L'humilité nous mène
Droit au cœur de Jésus,
C'est l'invisible chaîne
De toutes les vertus.

Il est sur cette route
Des antres ténébreux,
Sous leur épaisse voûte
Disparaissent les cieux ;
Toute clarté s'efface,
L'enfer semble en ce lieu ;
Mais la foi tout surpasse
Et nous guide vers Dieu.

De distance en distance
Des signaux protecteurs
Confirment l'espérance
Des heureux voyageurs ;
Dans ce brillant nuage,
Quel astre radieux !
Ce n'est point un mirage,
C'est la Reine des Cieux.

Puis un doux Viatique
Vient ranimer les cœurs,
La manne eucharistique
Nourrit les voyageurs ;
Ils puisent une eau vive
Aux sources du Sauveur ;
Elle étanche, elle active
La soif de leur ferveur.

Comme tout passe vite
Sur les bords du chemin !
Oui, tout se précipite
Comme nous vers sa fin.
Pas le temps dans la plaine
De jeter un regard ;
Elle est déjà lointaine
Comme l'éclair qui part.

Fuyez, ombre éphémère,
Le Ciel n'est qu'aux parfaits ;
Voyageurs sur la terre,
Préparez vos billets !
Dans la gare éternelle
Luit un jour sans déclin !
Le ciel, ô cœur fidèle,
Le ciel sans lendemain !!!

Heureuse Carmélite,
Entends ce doux refrain :
C'est le ciel qui t'invite
Au terme du chemin.
C'est l'Epoux qui t'appelle :
"Ma colombe, ma sœur,
Viens, épouse fidèle,
"A jamais sur mon cœur..."

LA

BANDE ROUGE

PREMIERE PARTIE

III

Le jour était venu, un jour blafard et triste. L'orage s'était calmé, la pluie avait cessé, et les grands arbres, que le vent n'agitait plus, pleuraient silencieusement sur la bruyère.

On attendait de fort loin les pas des arrivants, qui ne tardèrent pas à se montrer à l'autre extrémité de la clairière.

Préférant la philosophie contemplative au spectacle inattendu que le hasard lui procurait, Alcindor s'était commodément étendu sur le dos et paraissait fort occupé à suivre les progrès de l'aube éclairant peu à peu le ciel gris.

Mais son maître, vivement préoccupé de ce qu'il venait d'entendre et de ce qu'il espérait voir, avait fini par découvrir une solution de continuité dans le tas de bois protecteur, et par cette ouverture, absolument invisible au dehors, il pouvait suivre, sans crainte d'être aperçu, tous les détails de la scène qui se préparait.

Ainsi embusqué, l'hercule ressemblait fort à un bandit épiant les voyageurs au coin d'un bois ; seulement, il n'était armé que d'une vue perçante et d'une ouïe très-fine dont il comptait bien se servir.

Il comprenait, du reste, qu'il avait besoin d'user de toutes ses facultés physiques et morales pour percer un mystère qui s'embrouillait de plus en plus, et son esprit était pour le moment aussi tendu que sa physiologie.

De l'observatoire qu'il occupait, il ne voyait que le dos des deux premiers inconnus, tandis que les nouveaux venus lui faisaient face.

Ceux-ci étaient trois : un très-jeune officier dont un ample paletot de fourrures cachait à moitié l'uniforme, et deux hommes plus âgés, dont la tournure militaire semblait un peu gênée par un costume bourgeois.

Le plus grand portait à sa boutonnière le ruban rouge de la Légion d'honneur, et ses favoris blonds, taillés à l'anglaise, indiquaient suffisamment l'armée à laquelle il devait appartenir.

Un marin pouvait seul réunir ces trois conditions, l'absence de moustaches, la décoration et la tenue un peu roide que donne l'habitude du commandement.

L'autre, avec ses cheveux ras et sa barbe en pointe, ressemblait à un de ces gardes de Henri III qu'on appelait les quarante-cinq. Son teint brun et la vivacité de ses mouvements accusaient une origine méridionale.

Celui-là portait sous son bras une boîte oblongue et plate qui devait contenir une paire de pistolets.

Ce petit groupe de survenants rencontra vers le milieu de la clairière les deux personnages qui semblaient les attendre.

On se salua de part et d'autre avec la politesse grave usitée en pareille circonstance ; puis l'officier de marine et le jeune homme qui avait porté la lanterne pendant le travail nocturne, s'éloignèrent de quelques pas chacun de leur côté.

Ceux-ci étaient évidemment les deux adversaires.

Les trois autres, pour conférer, se rapprochèrent de la cachette où s'étaient blottis Alcindor et son maître.

L'homme à la boîte de pistolets paraissait avoir pris la direction de l'affaire, et il commença par présenter l'un à l'autre les deux témoins.

"M. Pierre Taupier, homme de lettres ; M. Roger de Saint-Senier, lieutenant de la garde mobile," dit-il avec une volubilité qui n'était peut-être pas exempte d'embaras.

Le jeune officier s'inclina froidement sans prononcer un mot, mais l'acolyte tortu de Valnoir s'empressa de prendre la parole.

"Monsieur est le frère du commandant de Saint-Senier ? demanda-t-il avec un regard surpris.

"Monsieur est son cousin germain, et il vient plutôt ici en qualité de parent, puisque Valnoir n'a pas eu le temps de se procurer un second témoin, répondit le méridional.

"Fort bien ! mon cher Podensac, reprit Taupier, visiblement préoccupé de se composer un air digne que sa tournure ridicule ne comportait guère ; alors, c'est avec vous seul que je vais avoir à régler les conditions de l'affaire, etc..."

"Elles sont toutes réglées, interrompit celui auquel l'on venait de donner le nom très-gascon de Podensac, et qui crut devoir prendre aussi le ton solennel.

"En sa qualité d'offensé, que M. Charles de Valnoir a reconnu lui-même, le commandant Louis de Saint-Senier a droit à tous les avantages du combat.

"Il a, comme vous le savez, choisi le pistolet, et il aura le premier feu. Nous nous battons à vingt-cinq pas, on tire au signal, et, après trois balles échangées sans résultat, l'affaire sera terminée.

"Est-ce bien cela ?"

Les deux témoins firent à la fois un signe d'assentiment.

"Quant à un arrangement, continua le verbeux Podensac, vu la gravité du motif, je crois qu'il est inutile d'espérer..."

"Parfaitement inutile, monsieur, dit assez sèchement le jeune officier. Mon parent vous sait beaucoup de gré d'avoir bien voulu l'assister à titre d'ancien compagnon d'armes, mais son désir formel est qu'il ne s'agit sur le terrain aucune tentative de conciliation.

"C'est ce que je pensais, lieutenant, et il n'en sera plus question.

"Je dois même vous prévenir, messieurs, continua le jeune homme avec plus d'animation, que si cette rencontre devait être funeste à mon parent, j'ai l'intention de demander moi-même à M. de Valnoir une réparation par les armes.

"Il a insulté une personne qui porte mon nom, et le commandant n'est pas seul en cause.

"Permettez, permettez ! s'écria Taupier ; on ne se bat qu'une fois pour le même article, et d'ailleurs, c'est contraire aux usages du duel..."

"Dans tous les cas, c'est un point à discuter plus tard, dit Podensac, qui semblait pressé d'en finir.

"Pendant que nous allons charger les pistolets, voulez-vous, monsieur, prendre la peine de compter les pas ?" ajouta-t-il en s'adressant à l'officier.

Celui-ci s'inclina et se dirigea vers son parent qui était resté les bras croisés, adossé à un arbre au pied duquel il ne se doutait guère que son adversaire venait d'enterrer un secret.

Valnoir se promenait le long du taillis d'un air assez agité.

Les deux autres acteurs de cette scène à cinq personnages avaient entamé sur le champ une conférence intime, et l'hercule suivait tous leurs mouvements d'un œil plus attentif que jamais.

Ils étaient arrivés, tout en causant, jusqu'à toucher presque le tas de bois, et Alcindor lui-même, s'il ne pouvait pas les voir à cause de la position horizontale qu'il avait adoptée, ne perdait pas du moins une seule de leurs paroles.

"Quelle diable d'idée t'a poussé, demandait Taupier, d'amener ce blanc-bec d'officier de mobiles ? Nous avons bien assez de soldats dans cette affaire, sans aller chercher celui-là.

"Vous autres, journalistes, vous êtes toujours les mêmes, répondait Podensac en haussant les épaules ; est-ce que je pouvais empêcher le commandant de choisir son cousin ?

"D'ailleurs, je te prie de ne pas *blaguer* les militaires. Tu sais que je suis à peu près sûr d'être nommé colonel des Enfants perdus de la rue Maubuce ; ainsi, tu me dois le respect, et de plus, des réclames dans ta feuille de chou.

"Nous verrons ça, dit Taupier de fort mauvaise humeur. Ouvre la boîte que je charge les pistolets.

"Toi ! allons donc ! tu serais capable de mettre les balles avant la poudre."

Les petits yeux gris de Taupier lancèrent des éclairs, et sa figure terreuse prit une teinte verdâtre.

"Citoyen Podensac, dit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents, je suis ton supérieur, et je te préviens que je rendrai compte au comité de tes insolences."

L'homme à la barbe en pointe hésita un instant, mais la menace du bossu avait produit son effet, et il finit par obéir en grommelant :

"C'est bon ! c'est bon ! je sais ça ; l'élément civil doit gouverner les troupiers ; moi, je ne suis qu'un trouper !

"Voilà les joujoux et tout ce qu'il faut pour les remplir : d'ailleurs, j'ai confiance en toi, et je ne te crois pas capable de jouer un mauvais tour.

"Un duel, vois-tu, c'est sacré, même quand on se bat avec un réactionnaire."

Taupier le regarda de travers et prit la boîte ouverte que Podensac lui tendait.

"Maintenant, dit-il avec un sourire équivoque, va me chercher ce beau fils qui achève là-bas ses enjambées de sept lieues et amène-les-moi. Je veux qu'il assiste à l'opération.

"Où sont les balles ?

"En voilà six, c'est l'effectif réglementaire," dit Podensac, en lui remettant les accessoires obligés de la mise en scène d'un duel.

L'hercule se tenait coi derrière ses bûches, et si épaisse que fût son intelligence, il devinait vaguement que le secret enfoui au pied du grand chêne n'était peut-être pas le seul dont il allait pouvoir tirer parti.

Dès que le futur chef du corps bizarre recruté dans la rue Maubuce eut tourné les talons, Taupier posa prestement la boîte sur l'herbe, y prit un des pistolets et se mit en devoir de le charger.

Contrairement aux prévisions railleuses de Podensac, il commença par y verser la poudre qu'il fit suivre d'une bourre.

Quand il en fut à ce point de l'opération, il jeta autour de lui un regard rapide.

Valnoir se promenait toujours le long du taillis.

L'officier de mobiles venait de mesurer la distance ; il avait rejoint son cousin au pied du chêne et il lui serra la main.

Podensac se disposait à les aborder.

A ce moment, le bossu, qui tenait ostensiblement une balle entre le pouce et l'index, la lança par-dessus le tas de bois, et, avec une dextérité qui aurait fait honneur à un prestidigitateur de profession, lui substitua un objet de forme ronde qu'il se mit à enfoncez dans le canon à grands coups de baguette.

Après quoi il remit tranquillement l'arme sur le gazon et prit en mains l'autre pistolet.

Par un hasard singulier, le plomb était allé tomber sur le visage d'Alcindor, qui avait poussé un gémissement aussitôt réprimé par un geste énergique de son maître.

Peu s'en fallut que Taupier n'entendit l'exclamation continue du paillasse ; mais son attention était ailleurs.

Le groupe des adversaires et des témoins s'avavançait de son côté, et il l'observait du coin de l'œil.

"C'est fini, messieurs, dit-il en achevant de bourrer.

"Voulez-vous examiner les armes ?" ajouta-t-il en s'adressant à l'officier.

Celui-ci, au lieu de répondre, fit jouer les batteries, mesurant de la baguette la hauteur des charges, qui se trouva exactement pareille, et rendit les pistolets à Taupier après avoir mis les capsules sur les cheminées.

Il y eut un instant de silence embarrassant.

Le bossu baissait les yeux et tenait les armes croisées dans sa main droite qui tremblait visiblement.

Il semblait hésiter avant de remettre à ces deux hommes les instruments avec lesquels ils allaient jouer leur vie.

Mais il releva tout à coup la tête, comme s'il venait de prendre un parti, et dit brusquement :

"Choisissez, messieurs."

Valnoir s'inclina poliment et laissa la priorité à son adversaire, qui prit sans regarder le pistolet dont la crosse se trouvait le plus à sa portée.

"Bon ! murmura l'hercule qui avait suivi les moindres détails de la scène, je connais le tour.

"C'est la carte forcée !"

IV

Alcindor, toujours couché sur le dos, n'avait rien vu des manœuvres qui intéressaient si vivement son patron, et continuait à regarder la voûte céleste en tournant ses pouces.

Sa figure béate n'exprimait que la satisfaction